Can
FRC
3507

# DISCOURS

QUI DEVAIT ÊTRE PRONONCÉ

## A L'ASSEMBLÉE DE LA NOBLESSE,

PAR UN DES MEMBRES DE CETTE ASSEMBLÉE.

*CE discours devait être prononcé à une assemblée de la noblesse avant le rapport fait au conseil du Roi; si les circonstances ne sont plus les mêmes, la nécessité de l'union entre les trois ordres n'en existe pas moins; cette disposition, je l'ai remarquée dans le plus grand nombre; si le succès n'y a pas entièrement répondu, il ne faut l'attribuer qu'à une fatalité qui dispose de tout, et à laquelle il n'est donné à personne de pouvoir s'opposer. Revenus à à nous-mêmes, nous sentirons combien il nous importe de nous rapprocher, si nous désirons le bien et si nous cherchons de bonne foi à l'opérer.*

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

# DISCOURS

*Qui a dû être prononcé à l'assemblée de la noblesse, par un des membres de cette assemblée.*

MESSIEURS,

LE sujet pour lequel nous nous sommes assemblés, réclame de notre part l'attention la plus sérieuse et la plus forte : témoins de la révolution qui vient de s'opérer, nous ne pouvons nous déguiser que c'est par le concert de tous les ordres de l'État, que le royaume est échappé à la servitude qu'on lui préparait.

D'aussi heureux succès ne doivent-ils pas nous porter à marcher dans des voies qui nous ont si bien réussi ? Notre intérêt ne nous en fait-il pas une loi ? Lorsque nous touchons au moment d'en recueillir les fruits, les ferons-nous avorter par des considérations que le patriotisme réprouve ?

Nous devons, Messieurs, nous attacher à sauver l'État avant tout.

Peut-il être question, au moment du naufrage, de préséance et de rang ? Si nous devons nous en occuper, c'est pour nous réserver le péril et sauver l'équipage (1) : c'est nous qui devons l'exemple du dévouement ; et pouvons-nous mieux faire preuve de noblesse, que de nous oublier pour le salut commun ?

Le danger où se trouve l'État, requiert de nous des secours prompts ; serons-nous arrêtés par des considérations d'ordre et de rang, lorsqu'il faut voler à son secours ? et ferons-nous dire de nous, que nous aimons mieux périr avec notre or, que de soulager le vaisseau.

Ne doutons pas que dans des temps plus tranquilles, la nation n'apprécie ces sacrifices, et qu'elle ne s'acquitte envers nous de ceux que nous lui aurons faits. Oui, Messieurs, ces hommages nous attendent, lorsqu'elle les devra moins à la nécessité des circonstances, qu'à l'essor de nos vertus.

---

(1) Comme on a dit avec raison que les peuples n'étaient pas faits pour les Rois, mais les Rois pour les peuples ; on peut dire, avec plus de raison encore, que les nobles sont faits pour les peuples, et non pas les peuples pour les nobles.

Quel est celui d'entre nous qui ne serait saisi d'une juste frayeur, lorsqu'il se voit appelé à prononcer sur de si grands intérêts ; lorsqu'il considérera que la postérité le regarde ; que le bonheur ou le malheur des générations futures, dépend du parti qu'il va prendre ; et que c'est à l'harmonie des provinces qu'est attaché le destin de la France ?

Si nous ne sommes pas pénétrés de cette vérité ; si, cédant aux calculs étroits de la personnalité, nous ne sommes pas animés de ce zèle qui ne connaît point d'obstacles, nous devenons le jouet de l'autorité qui, nous trouvant tous divisés, nous dominera tous (1) ; ou bien l'Etat déchiré par des factions, deviendra la proie en tout ou partie du premier qui en tentera la conquête.

Est-ce au moment où, libres de nous procurer une constitution, lorsque le monarque nous rend les arbitres de notre sort, qu'il nous donne l'exemple de tous les sacrifices, que, nous laissant aller à un esprit de vertige, nous nous refuserions à faire servir les circonstances actuelles au réta-

---

(1) Il y a environ cent ans que le peuple, en Dannemarck, opprimé par la noblesse, déféra au monarque le pouvoir absolu. C'est le seul Roi en Europe qui soit despotique de droit ; puisqu'il l'est du consentement du peuple.

Cette note peut trouver sa place dans les circonstances.

blissement de l'harmonie intérieure, *et à la construction d'un édifice inébranlable de prospérité et de bonheur* ? *

*Rapport du 27 decembre.

Enfans d'une même cité, chérissons-nous en frères; unissons nos efforts contre nos oppresseurs : ceux - là seuls sont nos ennemis, sont les ennemis de l'Etat.

C'est pour nous que la nation travaille, et tout pèse sur elle; le temps n'est plus de la traiter en ilôte (1): les droits qu'elle réclame sont les droits des nations; elle ne peut se croire suffisamment représentée, si ce n'est elle qui forme le fond des représentans : elle ne demande point d'entrer en partage de nos distinctions, elle ne demande que d'être comptée pour quelque chose, et de se relever de l'oppression; elle ne demande que ce que nous demandons tous pour nous-mêmes au meilleur des Rois, et ce que nous attendons de son équité. » Que les lois règnent et qu'elles » s'étendent à tous: voilà son vœu, et c'est aussi » le nôtre «.

La première de toutes les choses, pour nous la plus importante, celle dont nous éprouvons plus le besoin, que nous sentons qui nous manque,

(1) Par tout où la nation n'est que l'accessoire, règne le despotisme ou l'aristocratie : c'est vouloir faire porter la pyramide sur la pointe.

c'est une constitution : mais si nous n'apportons à ce grand ouvrage des dispositions telles, qu'elles ne fassent de nous qu'un peuple de frères; si nous nous montrons plus jaloux de vaines prétentions que du nom de Français et de Citoyens, nous compromettons le salut de l'État, nos fortunes et nos libertés; nous devenons le mépris des autres peuples, et nous ne sommes plus à leurs yeux, qu'une nation indocile et frivole, prédestinée à la servitude.

Si nous voulons consulter les annales du monde et l'histoire de tous les peuples, nous n'en trouverons aucun qui nous présente, dans ces fastes, des conjonctures plus favorables que celles qui s'offrent à nous pour recouvrer la liberté. La liberté! l'héritage le plus précieux que nous puissions laisser à notre postérité, et qu'elle nous reprocherait de ne lui avoir point transmise. Ne serait-ce pas lui manquer et nous manquer à nous-mêmes, que d'en avoir laissé échapper l'occasion, et ne doit-on pas avoir plus de honte d'être trahi par soi, que par les autres?

(1) Le Dauphiné, cette province qui vient de

(1) Ne devons-nous pas préférer, dans le choix des provinces que nous avons à imiter, celles qui ont donné l'exemple de la concorde et de l'union, à celles qui sont pour le royaume, une source intarissable de scandale.

758



nous donner de si grands exemples à imiter, et qui nous laisse un si beau modèle à suivre, nous a tracé tous nos devoirs : le tableau qu'elle nous offre, est celui d'une famille unie. Forte de sa sagesse, elle brave les événemens, et resterait encore debout sur les débris de la chose publique.

Puisse son esprit se répandre sur nous, présider à toutes nos mesures, rapprocher tous les ordres, et ne faire de l'Etat qu'une famille : ne soyons, comme ces vrais citoyens, ni ecclésiastiques, ni nobles, ni communes ; soyons Français.

O France ! ô ma patrie ! si mes vœux sont entendus, vous reprendrez votre rang parmi les nations, et vous en occuperez le premier.